

C'est étrange... Il y a des nuits de juillet où le ciel et les flots semblent s'accorder pour inspirer un sentiment de plénitude. Ce soir, l'encre du firmament s'est poudrée de milliards de grains de riz. Voie lactée à portée de main, le chariot de la Grande Ourse invite au voyage. La mer est là, dans l'obscurité, sombre, majestueuse, bienveillante. Les lumières de la ville s'y baignent avec délice. Dans la baie, la lente respiration du ressac n'en finit pas de titiller les galets, de caresser la plage. Une légèreté méditerranéenne. Les vacances... l'insouciance...

Le boulevard a revêtu ses habits d'apparat. Sa longue cambrure dessine une rivière d'argent sous la voûte des palmiers, points d'exclamation émeraude qui incitent à l'émerveillement. Plus de voitures, le fourmillement des promeneurs a pris possession de tout l'espace. Peu à peu, la foule commence à descendre vers la plage. Chaque famille veut y trouver la bonne place. Deux jeunes enfants ont déjà abandonné leurs claquettes et barbotent les pieds dans l'eau. Bruno, le plus grand, vient de trouver une petite pierre plate, circulaire et bien lisse. Depuis que son grand-père lui a appris à faire des

ricochets, chaque fois qu'il est face à une étendue d'eau, ça le démange, il fait des lancers. Sa technique est parfaite : l'index et le pouce en crochet, le bras qui fouette l'air, le corps penché, presque accroupi sur le côté. Son caillou file, aérien, parallèle à la surface et rebondit de plus en plus lourdement pour disparaître aussi loin que possible. Il s'est même entraîné une fois sur la route devant chez lui, mais une vitre du voisin a volé en éclats.

— Un, deux, trois, quatre, cinq ! Ouais ! T'as vu, Clémentine !

La petite fille ne lui a même pas lancé un regard. La tête baissée, elle est à la recherche de galets bien ronds pour compléter sa collection.

Soudain, les réverbères s'éteignent. Les palmiers se transforment en ombres chinoises. La nuit efface la plage. Un « ah ! » d'impatience monte des silhouettes assises jusqu'au bord du rivage. Clémentine s'est réfugiée entre sa mère et sa grand-mère. Elle a déjà commencé à se boucher les oreilles.

— Maman, j'ai peur des pétards !

Dans le silence et l'immobilité, tous les regards sont tendus vers la mer. Un flash ricoche tout à coup du ciel sur les bateaux ancrés, suivi d'une brusque explosion qui déclenche une clameur et des « olé ». La baie s'enflamme. Des gerbes, des geysers, des volutes, des panaches, des arabesques, ça pétarade, ça mitraille, ça crépite, ça éclate. Des étoiles filantes se dispersent et forment par enchantement cœurs rouges, dahlias scintillants, pivoinés multicolores, chrysanthèmes argentés, pierres de lune bleuâtres, traînées de queues de comète et même œufs de dragon.

« Oh ! » enthousiastes, piailleries, acclamations. Parfois, des murmures accompagnent l'envoûtement, le rêve et la fantasmagorie. Le bouquet final illumine la mer dans un

véritable bombardement sous les applaudissements et les cris de liesse.

Les Anges sont dans la baie...

Les réverbères viennent de se rallumer. Par vagues, la foule grimpe les escaliers qui donnent accès au boulevard. Les stands de marchands de glace sont pris d'assaut ; difficile de trouver une place à la terrasse des bars.

Du jardin Albert 1^{er} jusqu'à l'hôtel *Negresco*, la Promenade s'est transformée en un immense dancefloor à ciel ouvert, rendez-vous de toutes les symphonies. L'éclectisme y est le maître mot : pop, rock, jazz, blues, variété brésilienne, cubaine, africaine, musiques du monde... Interrompue le temps du feu d'artifice, la Prom'Party redémarre pour aller... jusqu'au bout de la nuit...

« *C*e soir, plus de trente mille spectateurs étaient venus assister au feu d'artifice du 14-Juillet à Nice. Vers vingt-deux heures trente, selon une dépêche de l'AFP, un camion a foncé à pleine vitesse sur les personnes qui se trouvaient sur la promenade des Anglais, provoquant un mouvement de panique. Il y aurait de nombreuses victimes...

Le sous-préfet des Alpes-Maritimes vient de faire une déclaration. Il évoque plusieurs dizaines de morts, peut-être une trentaine, et aussi des centaines de blessés, bilan malheureusement très provisoire. Il s'agit d'un évènement de grande ampleur, a-t-il poursuivi, préférant parler d'acte criminel plutôt que d'attentat. Le chauffeur du camion qui a foncé dans la foule a été abattu.

Interrogé pour savoir si d'autres assaillants étaient en fuite, il a dit ne pas pouvoir communiquer d'informations sur ce sujet dans l'immédiat. »

Coup à l'estomac, souffle coupé, sidéré, David arrive à Aubagne quand il entend le flash d'*Europe 1*. Il reste un

moment sans réaction... Ses pensées explosent. Une idée fixe : appeler Elsa !

Pas de zone refuge sur l'A50. Il accélère. La Golf fait un bond pour prendre la bretelle et s'enfiler dans la rue de la République avant de stopper en bordure du rond-point. À chaque vibration de la sonnerie, l'inquiétude grandit.

Réponds ! Réponds, bon Dieu !

Rien.

— Elsa, rappelle-moi vite... Léa et les enfants sont avec toi ? Je suis inquiet.

David se gare cours Barthélemy devant la résidence du cousin Étienne. Une tentative pour joindre sa fille échoue aussi. Délaissant l'ascenseur, il avale les trois étages et allume la télé.

... Des images angoissantes... La promenade des Anglais est jonchée de draps blancs. La mort a été semée sur les deux kilomètres du parcours de ce camion fou. Des corps désarticulés, des traces de sang, des poussettes abandonnées, un doudou perdu dans la panique, des débris partout...

Coudes sur les genoux, David est figé au bord du canapé, mains sur le visage masquant l'horreur.

« J'ai vu des corps voler comme des quilles de bowling et rebondir sur le sol, entendu des bruits, des hurlements que je n'oublierai jamais. Des familles entières avec des enfants ont été fauchées. Le camion a tout écrasé sur son passage. En fuyant, des gens se sont blessés en sautant sur les galets de la plage... Ce soir, les Anges se sont transformés en démons, ma ville est devenue l'enfer », témoigne un journaliste de *Nice-Matin*, la voix brisée.

La tête dans les mains, David fixe le sol...

Elsa me l'a dit... Elles devaient aller sur la plage... À quel niveau ? Près du Negresco ? Comme d'habitude ? Ou sur la Prom ? Non ! C'est pas possible !

À la télé, le camion apparaît, à l'arrêt. C'est un frigorifique tout blanc. Il est criblé de balles, cerné par les policiers brandissant leur arme de poing. Derrière, on aperçoit la façade illuminée du *Negresco*... puis la foule paniquée qui court sur le boulevard.

Putain, c'est pas possible !

David se rapproche de l'écran. Il fouille les images. À côté, sur le mur, une photo de Bruno et Clémentine qu'Étienne a fait encadrer. Des larmes lui brouillent les yeux. Il serre les poings, tape sur le mur et pousse un cri de rage.

— Noon !

Il se rassoit sur le canapé, pianote à nouveau sur son portable. Toujours rien...

Il faut que j'y aille !

Vingt-trois heures trente... Il pense à son cousin hospitalisé à la Timone...

Tant pis, j'appellerai le service demain... Il faut que j'y aille !

La Golf remonte le cours Barthélemy, passe devant le buste de Pagnol qui veille devant sa maison natale. Repère hier encore apaisant, aujourd'hui, bougie allumée dérisoire dans cette nuit d'épouvante. Au moment où la voiture s'arrête au péage, la sonnerie fait sursauter David.

Léa !

— Papa, j'ai emprunté un portable, je vais faire court.

Sa voix est cassée, haletante.

— Je suis avec les enfants place Masséna, ça va, ça va...
C'est affreux !

Sanglots, éclats de voix, brouhaha...

— Comme je suis soulagé de t'entendre. Maman, elle est avec toi ?

— Elle est restée sur la prom... Je l'attends... Elle doit nous rejoindre.

— Mais pourquoi elle est restée ?

— Elle voulait... Papa, il faut que j'abrège, il y a d'autres personnes qui attendent pour appeler. Je t'aime, Papa, je t'aime.

Coupure. Électrocardiogramme plat du portable...

Tout s'entrechoque dans la tête de David.

Morte ? Blessée ? Prise en otage ? Mais qu'est-ce qu'elle voulait faire, bon Dieu ? Qu'est-ce qui lui a pris de rester sur la prom ? C'est ça, je te connais, docteur Elsa Fabiani, tu es allée ramasser les morceaux ; ton sacro-saint devoir... Et ta vie ? Quand vas-tu te décider à prendre soin de toi ? Tu n'es pas dans ton cabinet là. Tu es au milieu d'un attentat. Il y a peut-être encore d'autres terroristes... Arrête de faire le saint-bernard ! Reviens ! Rentre ! Je veux te serrer dans mes bras...

La Golf fonce sur l'autoroute.

« Le dernier bilan fait état de soixante-dix-sept morts, seize personnes en urgence absolue et trente et une en urgence relative. »

On ne pensait plus jamais revivre ça... Soixante ans après, ça nous rattrape ! Cette boule qui refait surface...

Les mains sur le volant, David la sent, là, dans la poitrine.

Elle revient... C'est elle ! C'est la même !

L'idée du camion fou n'avait pas encore germé. D'innocents couffins de plage « oubliés » dans les toilettes semaient la mort. Le *Milk Bar*, la *Cafétéria*, l'*Otomatic*, des noms qui s'égrainaient dans *L'Écho d'Alger* comme une malédiction...

Ça nous rattrape !

« D'après l'AFP, un important périmètre de sécurité a été mis en place à proximité de la promenade des Anglais, le hall de l'hôtel Negresco aménagé en hôpital de campagne. De nombreuses ambulances, des membres des forces de l'ordre et des militaires se sont ensuite déployés en nombre, notamment

autour de la place Masséna, totalement bouclée depuis vingt-trois heures trente. »

Impossible d'aller en ville. La Golf file à hauteur de l'aéroport et prend la direction de Cimiez. Il est un peu plus de minuit. Au-dessus de la baie, la lune a commencé sa veillée funèbre. Les rues sont étonnamment désertes et silencieuses. De rares voitures déboulent furtivement aux giratoires et semblent fuir une menace. Nice porte un manteau de plomb, instrument de torture, celui-là même qu'on enfilait aux prisonniers du Moyen Âge pour les faire souffrir.

Simultanément à la sonnerie, « Léa » s'affiche sur le tableau de bord.

— Papa, je viens d'arriver chez moi. On est sur le canapé, les enfants sont avec moi, ça va.

Le ton est plus posé puis se fêle.

— On était en bas du *Negresco*... Avant de remonter, on a entendu des bruits de moteur, des chocs, des cris. Les gens couraient... la panique. Certains sautaient sur la plage depuis la promenade. Un vieux monsieur est tombé près de nous... Il avait la tête en sang. Maman lui a fait un pansement avec une serviette. En haut, on entendait des hurlements, des appels au secours.

Des spasmes dans la voix de Léa.

— Elle nous a dit de partir vers Masséna par la plage et elle, elle est remontée par les escaliers. Avec les enfants, on a suivi le mouvement de la foule... Et puis après, on a entendu des détonations, des rafales...

Léa sanglote.

— Elle n'a pas appelé ?

— Non, elle n'a pas son portable non plus... Papa, j'ai peur !

— Léa, ma chérie, ne t'alarme pas. Ta mère a fait ce qu'elle devait faire. Elle est courageuse. On va l'attendre. J'arrive chez toi dans vingt minutes, je suis sur la route.

David n'en mène pas large pourtant. Le silence d'Elsa ? Ça ne lui ressemble pas. Des idées noires l'assaillent...

Mon Dieu, dans quel état vont être les enfants ?

L'anxiété le gagne.

Il faut que j'assume, il faut que j'assume...

Il inspire profondément en garant la voiture devant la villa de Léa.

Elle est bien rentrée. Affalée sur le canapé, ses bras entourent les enfants recroquevillés contre elle. Clémentine a ressorti son doudou informe et Bruno triture un Lego de Batman. La peur se lit dans leurs yeux. David s'agenouille devant eux, les prend dans ses bras, les embrasse. Ils restent un moment serrés tous les quatre sans rien dire. Clémentine se dégage.

— Papy, pourquoi il a fait du mal aux gens, le camion ?

— C'est pas le camion, ma grande, c'est le chauffeur qui a fait du mal. C'est un super méchant. Rassure-toi, je te promets, il ne fera plus jamais de mal à personne.

— Il est mort ? demande Bruno.

— Oui, les policiers l'ont empêché de continuer.

Léa se redresse.

— Les enfants, vous êtes très fatigués, il faut aller vous reposer.

Clémentine s'accroche à sa mère.

— Maman, j'ai peur du camion.

La chatte vient d'entrer dans le salon. Elle semble étonnée par les illuminations à cette heure.

David se retourne vers elle et prend un accent marseillais.

— Ah ! te voilà, toi... Regardez ! La voilà, la Pomponnette... Elle arrive, tranquillement... Coquine, canaille, fripouille !

C'est maintenant que tu reviens ? On t'a cherchée dans tous les coins, on se faisait du souci, on était malheureux...

La chatte avance nonchalamment, les enfants sourient.

— Hé ! Pomponnette, c'est pas le moment de faire ta maligne... Tu as encore traversé la route, hein ? Pour rejoindre ton chat de gouttière, ce bon à rien.

Bruno et Clémentine se mettent à rire. Pomponnette frotte sa tête contre le bord du canapé — invitation aux caresses — puis saute et se love sur les genoux de Clémentine en ronronnant.

Les portables de Léa et de David vibrent en même temps. Un message d'Elsa : « *Je rentre. Un taxi a eu la gentillesse de me prêter son portable et en plus, il me raccompagne. Je suis entière, je vous aime.* » Ils tombent dans les bras l'un de l'autre.

— Tu m'aides à les mettre au lit ? chuchote Léa pour ne pas gêner les enfants endormis.

Elsa apparaît dans le silence à l'entrée, son chemisier blanc maculé de sang séché, une mèche tombe sur son front. Ses yeux verts cernés marquent la fatigue. Elle se tient droite et a la force de sourire.

— Le chauffeur voulait absolument me conduire aux urgences. Il est originaire d'Alger, alors on a parlé du pays. Il a vécu la même ambiance pendant les années 90. Il m'a dit : « L'islam, madame, ça n'a rien à voir avec cette vermine. Ce soir, c'est mon devoir de raccompagner gratuitement mes clients chez eux. Et en plus, une Algéroise, c'est un grand plaisir ». Ça m'a émue...

Les yeux d'Elsa se brouillent. David et Léa s'approchent et l'enlacent.

— Je me sens souillée. Pas par le sang de ces pauvres gens mais par cette violence aveugle. Comme c'est doux d'être ensemble ! Je crois que je vais prendre une bonne douche.

Tout le monde s'est couché.

Elsa a posé sa tête sur l'épaule de David. L'émotion la taraude, elle a besoin de parler.

— C'est troublant, les raccourcis de la vie. Ce soir, je me suis revue à dix ans, rue Michelet, avec mes parents. On faisait les courses pour la rentrée au moment de l'attentat du *Milk Bar*. Je me souviens du sang, des corps déchirés, du ballet des ambulances et des blouses blanches qui s'affairaient autour, de leur obstination à sauver des vies. Cette année-là, j'avais un lapin angora que mes parents m'avaient offert pour mon anniversaire. Le pauvre avait attrapé la myxomatose. Des nodules cutanés à la face, aux oreilles, les paupières tellement gonflées qu'il ne pouvait plus ouvrir les yeux. Une tête de monstre. Rien d'engageant pour le soigner, mais l'image des secouristes avait déclenché chez moi une obsession de guérir. Toute la semaine, je lui ai mis des compresses tièdes sur la tête, je lui ai épluché des carottes, j'avais un petit biberon de poupée pour lui donner du lait, mais bien sûr, le malheureux a fini par mourir. Plus tard, j'ai appris qu'il n'existait qu'un traitement préventif efficace contre cette maladie : la vaccination. Je me suis consolée en pensant que mes soins palliatifs avaient diminué ses souffrances... Mais... quelle vaccination contre la sauvagerie humaine ?

— Il a raison, ton chauffeur de taxi, de la vermine. Comment éliminer cette saloperie ?

— Tu sais bien que ce n'est pas si simple.

David sent la respiration lente d'Elsa dans son cou, son corps qui s'engourdit peu à peu. Il perçoit le moment même où elle plonge brusquement dans le sommeil. Il a toujours été

étonné par sa faculté de récupération. Dire que, cette nuit, il aurait pu perdre sa femme, sa fille, ses petits-enfants. Tous ces malheureux happés par ce connard malfaisant ! Ces pensées le glacent. Il a vécu ce choc de l'extérieur et d'autres images viennent se superposer. Les rues d'Alger ensanglantées, le ballet des gyrophares et des sirènes, la mort qui rôde, le sentiment d'effroi, d'impuissance, les montées de colère, de révolte...

Impossible de fermer les yeux. Il dégage son bras lentement et se lève. Dans le salon, Pomponnette a pris ses aises sur le canapé. Il entrebâille la baie vitrée, sort sur le balcon et s'accoude à la balustrade. Cimiez est encore dans les ténèbres. En bas, au sud, au-delà des lumières de la ville, l'obscurité du ciel et de la mer a effacé l'horizon. David bascule dans l'écran noir du lointain, sur l'autre rive de la Méditerranée...